

A. PAJOL ET J. CROISIER

LE
TUEUR DE FEMMES

COMÉDIE-BOUFFE EN UN ACTE



PARIS

GERMAIN-LOUIS

14, FAUBOURG SAINT-MARTIN, 14
(10^e arrondissement)

—
1902

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour
tous pays.

PERSONNAGES

CHAMBOULIVE.

RAPINARD, son beau-père.

VERDURON.

BARBOTIN.

LOUVETOT, jardinier.

ERNESTINE, femme de Chamboulive.

MADAME RAPINARD.

AUORE.

MADAME BARBOTIN.

AGLAË, bonne de Rapinard.

Chez Rapinard, à la campagne, de nos jours.

LE
TUEUR DE FEMMES

Une chambre donnant sur un jardin. — Portes à gauche et à droite ; au fond, une alcôve avec un lit garni. Fauteuil, chaises, canapé, table de nuit et guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE

La scène est vide et dans l'obscurité. On entend chanter les invités qui dînent dans le jardin et qui s'accompagnent sur leurs verres et assiettes.

CHŒUR.

Air connu.

Ah ! prions Dieu pour ceux qui n'en ont guère !
Ah ! prions Dieu pour ceux qui n'en ont pas !
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

(Bis.)

Eclats de rire ; cris :

Vivent les mariés !

SCÈNE II

AURORE, elle entre par la droite, avec une lumière.

Leurs chants me portent sur les nerfs... Et puis

ils commencent tous à être gris... ils en sont déjà au tutoiement... ça m'a dégoûtée... je suis partie. (elle pose la lumière sur le guéridon.) Dire que ce dîner de noces devrait être le mien! Dire que c'est moi qui tout à l'heure devrais être là, rougissante et émue, recevant les baisers d'un nouvel époux... (Avec un long soupir.) Ah!.. ma sœur, elle est heureuse, bien heureuse!

SCÈNE III

LA MÈME, RAPINARD, CHAMBOULIVE, VERDURON, BARBOTIN, MADAME RAPINARD, ERNESTINE, MADAME BARBOTIN, AGLAÉ.

Rapinard entre le premier, suivi immédiatement de madame Rapinard, puis Verduron, M. et madame Barbotin, enfin Chamboulive et Ernestine, en mariée, suivis d'Aglaé portant une lumière. Tout le monde a la serviette au cou.

RAPINARD.

Mais si, mais si.

MADAME RAPINARD.

Voyons, Eusèbe, ça ne se fait pas.

AUORE.

Allons bon! voilà la noce! déjà!

VERDURON.

Laissez donc, madame Rapinard. On peut bien visiter le temple de Vénus, autrement dit la chambre nuptiale.

MADAME RAPINARD.

Mais les convenances...

BARBOTIN.

On s'assoit dessus.

MADAME BARBOTIN.

Monsieur Barbotin!

RAPINARD.

Un jour de noccs. On ne marie pas une fille tous les jours.

AURORE, avec un soupir.

Hélas !

CHAMBOULIVE.

Moi, je suis tombé sur le bon jour, n'est-ce pas, ma petite Ernestine chérie ?

Il embrasse Ernestine.

AURORE.

Non, mais ne vous gênez pas !

CHAMBOULIVE.

Qu'est-ce que vous avez encore, vous ?

AURORE.

Vous embrasser devant tout le monde, c'est scandaleux.

CHAMBOULIVE.

Vieille chipie, va !

AURORE.

Insolent !

BARBOTIN.

Moi, je trouve ça très bien.

MADAME BARBOTIN.

Alors pourquoi ne m'en faites-vous pas autant, à moi ?

BARBOTIN.

Voilà longtemps que je t'en ai fait autant.

MADAME RAPINARD, à Chamboulive.

C'est vrai tout de même, vous aurez bien le temps tout à l'heure.

VERDURON.

Vous savez, Chamboulive, que le train qui doit nous remmener à Paris, nous, les profanes, n'est

qu'à minuit 42; si vous avez le malheur, je devrais dire le bonheur de vous retirer ici avec votre petite femme avant l'heure de notre départ...

CHAMBOULIVE.

Eh bien ?

BARBOTIN.

Nous vous ferons des farces, mon bon.

ERNESTINE.

Cela nous sera bien égal.

CHAMBOULIVE.

A la bonne heure !

AUBORE, à part.

Elle en a de la veine, celle-là !

MADAME RAPINARD.

Ernestine, modère-toi, mon enfant.

ERNESTINE.

Je me modère, maman, il faut bien !

RAPINARD.

Tout mon sang, cette petite, tout mon sang. C'est égal, mon gendre, quelle diable d'idée avez-vous eue de vouloir passer votre nuit de noces ici, à la campagne, dans ce pavillon isolé que nous n'habitons jamais ?

BARBOTIN.

Pourquoi l'avez-vous acheté si vous ne l'habitez jamais ?

RAPINARD.

C'est un héritage du père de ma femme.

VERDURON.

Le fait est que ça vous a une petite allure de maison du crime... (Grossissant la voix.) Il a dû se passer ici des choses terribles !

TOUS, tressaillant sauf Chamboulive et Ernestine qui rient tous les deux.

Hein !

MADAME BARBOTIN.

Nous faites donc pas des peurs semblables, monsieur Verduron.

VERDURON, riant.

Ah ! Ah !

CHAMBOULIVE.

Non, mais voyez-vous que nous nous réveillions tous les deux demain matin étranglés, étouffés ou pendus ?

MADAME RAPINARD.

Allons, ne dites pas de bêtises.

MADAME BARBOTIN.

Ça pourrait bien vous arriver comme à d'autres. Enfin moi je sais que pour rien au monde je ne voudrais passer une nuit de nocés dans ce pavillon.

BARBOTIN.

Une nuit de nocés, tu ne pourrais plus, poupoule.

MADAME BARBOTIN.

Monsieur Barbotin, vous n'êtes qu'un imbécile.

MADAME RAPINARD.

D'autant plus que vous serez cent fois plus mal ici que dans l'appartement que nous vous avons meublé à Paris ?

CHAMBOULIVE.

Ah ! ça, belle-maman, ce sont de ces choses que vous n'êtes plus d'âge à apprécier.

MADAME RAPINARD.

Plait-il, mon gendre ?

RAPINARD.

Pour ça, il a raison. D'ailleurs c'est son affaire.

MADAME BARBOTIN.

M. Chamboulive est un esprit romanesque.

VERDURON.

Si ça lui plaît, voyons...

CHAMBOULIVE.

Et surtout si ça plaît à ma chérie!

AURORE, à part.

Sa chérie ! Sale individu, va !

RAPINARD.

Allons, mes enfants, maintenant que vous avez vu le nid champêtre...

BARBOTIN.

Oh ! combien champêtre !

RAPINARD.

De nos tourtereaux, m'est avis que nous serions mieux dans le jardin. Qu'en dites-vous ?

VERDURON, allant vers la sortie.

Oui ; c'est plus près de la cave.

BARBOTIN, de même.

C'est ça ; je vous dirai un monologue.

CHAMBOULIVE, à Ernestine.

Nous serons très bien ici, n'est-ce pas, ma petite femme ?

ERNESTINE.

Oui, mon petit mari.

CHAMBOULIVE.

Seulement, belle-maman, je vous recommande de ne pas oublier les oreillers, n'est-ce pas ? J'ai la manie des oreillers.

MADAME RAPINARD.

Combien vous en faut-il donc ?

CHAMBOULIVE.

Quatre, belle-maman, vous direz à Aglaé qu'elle nous en mette quatre.

VERDURON.

Vous avez donc quatre têtes ?

BARBOTIN.

Sybarite, va !

CHAMBOULIVE, à madame Rapinard, en baissant la voix.

Et de l'eau de mélisse, beaucoup d'eau de mélisse.

MADAME RAPINARD.

Polisson !

Les autres ont commencé à sortir.

CHAMBOULIVE, tendrement.

Viens, ma petite Ernestine, viens.

AUORE.

Il la tutoie !

ERNESTINE, à Aurore.

Qu'est-ce que ça peut te faire ?

CHAMBOULIVE.

Vieux rasoir, va !

AUORE.

Rasoir ! Oh ! il me le paiera.

Madame Rapinard les fait sortir et sort avec eux.

SCÈNE IV

RAPINARD, AUORE.

RAPINARD.

Voyons, Aurore, ma fille, pourquoi t'attaques-tu toujours à ce garçon ?

AUORE.

Si vous croyez que cela m'est agréable de voir que ma sœur qui est un peu plus jeune que moi...

RAPINARD.

Beaucoup.

AURORE.

Beaucoup si vous voulez... se marie déjà tandis que moi je reste là comme un laissé pour compte au fond d'un rayon de boutique.

RAPINARD.

Voyons ! Voyons ! tout espoir n'est pas perdu. Tu n'as que trente-cinq ans...

AURORE.

Vingt-cinq.

RAPINARD.

Voyons, moi, ton père, je te connais depuis trente-cinq ans... et puis enfin ce n'est de la faute de personne s'il ne s'est pas encore trouvé quelqu'un pour se laisser séduire par ton... par ta... je ne sais pas trop par quoi il aurait pu être séduit... mais enfin ça aurait pu arriver tout de même...

AURORE.

Dites tout de suite que je suis un monstre.

RAPINARD.

Non, je ne veux rien exagérer, mais console-toi, va... j'ai des amis à la Chambre... comme compensation, je t'obtiendrai un bureau de tabac ; comme ça, tu seras toujours casée quelque part.

Il sort.

SCÈNE V

AURORE.

Un bureau de tabac ! il appelle ça une compensation... quand c'est le célibat qui me pèse là (Elle met la main sur son cœur) et puis là. (Elle porte la main à son front.) et puis partout... (Elle pousse un soupir.) et l'autre qui m'insulte encore, qui m'appelle chipie, vieux rasoir... oh ! du moins je me vengerai... D'abord il faut que je trouve un moyen de retarder leur pre-

mière nuit de nocce. Je sais bien qu'ils auront la seconde, mais ils n'auront toujours pas eu la première. Oui, mais comment? comment?

Elle sort par le fond en réfléchissant.

SCÈNE VI

LOUVETOT, AGLAÉ.

Ils entrent par la droite.

AGLAÉ, un litre à la main.

Là, apportez tout ça par ici, monsieur Louvetot.

LOUVETOT, chargé d'oreillers.

Voilà! Voilà!

AGLAÉ.

Vous m'aidez à faire le lit. (Posant le litre sur la table de nuit.) Je crois qu'ils en auront assez d'eau de mélisse!

LOUVETOT, jetant les trois oreillers sur le lit.

Voilà tout ce que j'ai pu trouver dans le pays, et encore il y a le mien dedans.

AGLAÉ.

C'est bien; vous le jardinier de la maison, vous n'avez fait que votre devoir.

LOUVETOT.

On a beau être jardinier, ça ne pousse pas sur couche tout de même, les oreillers...

AGLAÉ, riant.

Vous voyez bien que si, puisqu'en voilà sur celle des nouveaux mariés.

LOUVETOT.

Celle de quoi?

AGLAÉ, faisant le lit.

Celle de couche, espèce d'emplâtre.

LOUVETOT, l'y aidant à rebours.

Ah ! ça, combien donc qu'ils vont coucher là-dans ?

AGLAÉ.

Mais deux seulement, empaillé que vous êtes, M. Chamboulive et sa femme, mademoiselle Ernestine Rapinard... Mais qu'est-ce que vous faites ? vous en avez une singulière façon de faire un lit.

Elle l'écarte brusquement.

LOUVETOT.

Faut-il qu'il ait les os douilletts tout de même pour avoir besoin de tant de duvet que ça, le nouveau marié.

AGLAÉ, qui a fini le lit.

Là, voilà qui est fait.

LOUVETOT.

Dites donc, mademoiselle Aglaé...

AGLAÉ.

Quoi ?

LOUVETOT, montrant le lit.

Si nous l'essayions ?

AGLAÉ.

Ah ! ça, vous êtes fou, nous ne sommes pas mariés, nous autres.

LOUVETOT.

Nous le serons après, c'est comme ça qu'on se marie.

AGLAÉ.

Allez donc planter du navet.

LOUVETOT.

Planter du navet, mais je ne demande que ça.

AGLAÉ.

Allez, oust ! j'entends des voix... on vient... débarquons le plancher.

LOUVETOT.

Je ne demande que ça, moi, de planter du...

Ils sortent à droite.

SCÈNE VII

RAPINARD, MADAME RAPINARD, CHAMBOULIVE.

MADAME RAPINARD.

Oui, mon gendre, nous avons à vous parler.

CHAMBOULIVE.

Encore ?

MADAME RAPINARD.

Au moment de nous séparer de notre enfant, nous désirons vous adresser quelques mots.

CHAMBOULIVE.

Parlez.

MADAME RAPINARD.

Commence, Eusèbe.

RAPINARD.

Qu'est-ce que je voulais donc dire ? Ah ! rien.

MADAME RAPINARD.

Ça ne m'étonne pas de vous. Je ne vous ai jamais vu à la hauteur d'une situation.

RAPINARD.

Avec ça, souviens-toi le jour de nos noces à nous...

MADAME RAPINARD.

Ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Mon gendre, au moment solennel de vous livrer notre fille Ernestine, nous avons besoin d'épancher...

RAPINARD.

Il fallait faire ça dehors.

MADAME RAPINARD, continuant.

Nos inquiétudes de père et de mère dans votre sein.

CHAMBOULIVE.

Ça fera la dix-septième fois de la journée, belle-maman. Je m'étonne qu'il vous reste encore quelque chose à épancher... mais ça ne fait rien, allez-y ; chaque fois que ça pourra vous être agréable, mon sein sera à votre disposition.

MADAME RAPINARD, pleurnichant.

Vous devez comprendre les alarmes qu'éprouvent toujours des parents comme nous sur le point de se séparer de leur fille chérie pour la jeter dans les bras d'un étranger.

CHAMBOULIVE.

Etranger ?... mais je suis Français, belle-maman, bien Français. Eugène-Polycarpe Chamboulive, âgé de trente et un ans, quatre mois, et deux jours...

MADAME RAPINARD.

Vous ne me comprenez pas, mon gendre ; promettez-nous de rendre notre Ernestine heureuse ; de lui faire l'existence calme, tranquille et aussi longue que possible.

CHAMBOULIVE, avec une gravité comique.

Ah ! pour ça, ce n'est pas moi qui en trancherai le cours, de son existence ; je ne suis pas un tueur de femmes, moi.

MADAME RAPINARD.

Vous plaisantez toujours. (Repleurnichant.) Car elle le mérite, voyez-vous... sous tous les rapports... elle est douce... sensible... obéissante... et nous l'avons fait revacciner il y a à peine trois mois... Mais dites donc quelque chose, monsieur Rapinard.

RAPINARD.

Moi ? oui... Qu'est-ce que je voulais donc dire ?... Ah ! rien !

CHAMBOULIVE, un peu ému.

Allez ! je sais que mon Ernestine est un ange, aussi j'ai la chair de poule en pensant que dans un instant...

MADAME RAPINARD, inquiète.

Dans un instant ?

CHAMBOULIVE, gaiement.

Ça, ça me regarde... tout seul.

VOIX DU DEHORS, avec accompagnement sur les verres.

Air connu.

A boire ! à boire ! à boire !

Nous quitt'rons-nous sans boire ?

Versez-nous donc encore un coup

A la santé des jeun's époux.

CHAMBOULIVE.

Tenez ! voilà vos invités qui s'impatientent après vous.

RAPINARD.

C'est qu'ils n'ont plus rien à boire.

Il sort.

MADAME RAPINARD.

Enfin, mon gendre, je vous la recommande encore. (Repleurnichant.) Ah ! vous la rendrez bien heureuse, n'est-ce pas ?

CHAMBOULIVE.

Allez en paix, belle-maman ! (Madame Rapinard sort.) Non, mais ne dirait-on pas que je vais la leur abîmer leur fille ? Chère petite Ernestine, va ? — Ah ! voyons un peu si l'on a suivi mes recommandations. Qu'est-ce que c'est que ça ? De l'eau de mélisse. Bigre ! ils ne l'ont pas ménagée ; il y a de quoi faire... on ne pourra jamais aller jusqu'au bout du litre. Le lit maintenant ; passons l'inspection.

Il disparaît derrière les rideaux de l'alcôve.



SCÈNE VIII

LE MÊME, AURORE.

AURORE.

Oh ! il n'y a pas à dire ; il faut que je trouve un bon tour à leur jouer... ça me soulagera toujours un peu...

Elle est descendue à droite.

CHAMBOULIVE, dans l'alcôve.

Tout me paraît en ordre.

AURORE, à part.

C'est lui ; je suis prise.

CHAMBOULIVE, sortant de l'alcôve, le dos au public en refermant les rideaux.

Là !

AURORE, avisant la porte du premier plan, à droite.

Oh ! dans ce cabinet !

Elle disparaît par le premier plan, à droite.

CHAMBOULIVE, en scène.

Ah ! oui, que nous passerons ici une nuit de noces délicieuse, loin des humains, des oreilles aux écoutes et des yeux aux aguets. Est-ce que ça ne vaut pas mieux qu'une glaciale chambre d'hôtel en voyage ?.. Et puis, comme nous serons seuls, je n'aurai pas à craindre l'intervention trop matinale de mon impatiente belle-mère, venant un bol de chocolat à la main, s'enquérir du résultat complet de la course... ce sera déjà ça d'évité.

Il est remonté et regarde par la porte du deuxième plan à gauche.

AURORE, ouvrant la porte du cabinet.

Je n'entends rien... il doit être parti...

Elle va pour sortir du cabinet, mais elle y rentre précipitamment en entendant la voix de Chamboulive.

CHAMBOULIVE.

La voilà là-bas ma petite femme ; comme elle est gentille ! On dirait qu'elle me cherche... eh oui ! cher ange, va !... elle se dirige de ce côté... Est-ce qu'elle trouverait, elle aussi, que les aiguilles sont bien lentes à tourner ? La voici.

SCÈNE IX

CHAMBOULIVE, ERNESTINE, AURORE, dans le cabinet.

ERNESTINE, entrant.

Vous êtes là, mon ami ?

CHAMBOULIVE.

Oui, mon ange, je suis là, soupirant très fort après le moment où nous y serons tous les deux enfin débarrassés de tous ces gens qui n'ont même pas l'air de se douter que nous les trouverions bien mieux ailleurs.

ERNESTINE.

Oh ! vilain ; il y a papa et maman.

CHAMBOULIVE.

C'est juste ; il y a papa et maman... mais eux aussi ils feraient bien de déguerpir.

ERNESTINE.

Oh !

CHAMBOULIVE.

C'est que je vous aime, moi, Ernestine.

ERNESTINE.

Moi, aussi, monsieur Chamboulive.

CHAMBOULIVE.

Appelez-moi Eugène.

ERNESTINE.

Oui, monsieur Chamboulive... oui... Eugène !

CHAMBOULIVE.

Alors, vous m'aimez ?

ERNESTINE.

Dame !.. je crois.

CHAMBOULIVE.

Un peu ? (Ernestine fait signe que oui.) Beaucoup ?
(Même jeu.) Passionnément ?

Aurore entr'ouvre sa porte.

ERNESTINE.

Ce serait peut-être de trop pour le premier jour.

AURORE.

Comment, elle est venue le rejoindre ?

CHAMBOULIVE.

Oh ! chère adorée...

AURORE.

Saligaud, va !

Elle referme sa porte en disparaissant.

CHAMBOULIVE.

Fiez-vous à moi et nous goûterons en paix tous
les deux une félicité sans mésange... non, sans mé-
lange.

ERNESTINE.

Oui, Eugène.

CHAMBOULIVE.

Nous nous aimerons.

ERNESTINE.

Oui, Eugène.

CHAMBOULIVE.

Nous nous adorerons.

ERNESTINE.

Oui, Eugène.

CHAMBOULIVE.

Nous aurons beaucoup d'enfants.

ERNESTINE.

Oui, Eugène.

CHAMBOULIVE.

Et tu n'auras pas de regrets d'avoir consenti à devenir ma petite femme ?

ERNESTINE.

Non, Eugène.

CHAMBOULIVE.

Tu ne me menaceras jamais de retourner chez ta mère ?

ERNESTINE.

Non, Eugène.

CHAMBOULIVE.

Tu n'auras pas d'autre bonheur que le mien ?

ERNESTINE.

Non, Eugène.

CHAMBOULIVE.

Pas d'autre amour que le mien ?

ERNESTINE.

Non, Eugène.

CHAMBOULIVE.

Pas d'autres enfants que les miens.

ERNESTINE, après une hésitation.

Non, Eugène.

CHAMBOULIVE.

Alors tu es digne de perpétuer le nom de mes ancêtres.

Il l'embrasse.

AURORE, même jeu que plus haut.

Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se dire ?

ERNESTINE.

Voyez-vous, Eugène, moi, je vous ai aimé tout de suite.

AURORE.

Gourgandine, va !

Elle redisparaît.

ERNESTINE.

J'ai bien deviné tout de suite l'homme que vous étiez, car moi, sous des dehors insignifiants, je cache une âme romanesque. On me croit indifférente ; je suis ardente... l'amour, je le désire, je l'appelle.

CHAMBOULIVE.

Voilà !

ERNESTINÉ.

Mais je ne le conçois que pas banal, étrange, profond comme l'océan et terrible comme la tempête !

CHAMBOULIVE.

J'ai ça à ta disposition.

ERNESTINE.

J'ai toujours rêvé d'un héros, d'un homme qui se distinguerait des autres, même par un crime au besoin.

Aurore ouvre la porte et écoute.

CHAMBOULIVE.

Un crime, ce n'est pas assez ; il en faut plusieurs.

AURORE, à part.

Qu'est-ce qu'ils disent ?

ERNESTINE.

Chef de brigands, alors.

AURORE, effrayée.

Oh ! la ! la !

Elle referme sa porte.

CHAMBOULIVE, riant.

Ah ! ah ! que tu es drôle, ma chérie.

ERNESTINE.

Non, mais sérieusement, un homme, là, un vrai homme à qui on ne pourrait pas en faire voir de

toutes les couleurs... un homme capable de me tuer si je le trompais...

AURORE, même jeu.

Je dois avoir mal entendu.

Elle prête l'oreille.

CHAMBOULIVE, tragico-comiquement.

Eh bien, je suis celui-là... Othello... Othello, lui-même, le tueur de femmes... moi, ce n'est pas une femme seulement que j'ai étouffée sous des oreillers, mais sept, comme Barbe-Bleue, et voilà le sort qui t'attend...

AURORE, poussant un cri étouffé.

Ah !

Elle referme vivement sa porte.

CHAMBOULIVE, achevant en riant.

Si jamais tu me trompais.

ERNESTINE.

Ah ! Eugène ! Eugène ! je t'aime.

CHAMBOULIVE.

Mais nous sommes là à bavarder et les autres ne nous ont pas donné la permission de les quitter. Ils seraient dans le cas de nous faire une mauvaise farce ; il vaut mieux aller les rejoindre.

ERNESTINE.

Nous en profiterons, si vous voulez, pour faire un tour au clair de la lune...

CHAMBOULIVE.

Ah ! romanesque, va !

Ils sortent à gauche.

AURORE, ouvrant sa porte en prêtant l'oreille.

Je n'entends plus rien... (Elle risque un œil.) Plus personne... Ah ! qu'est-ce que je viens d'apprendre ! ma pauvre sœur, dans quelles sinistres mains est-elle tombée ! et moi qui l'enviais ? Ah, le gredin... Vite, prévenons tout le monde.

Fausse sortie.

SCÈNE X

AURORE, RAPINARD, MADAME RAPINARD.

RAPINARD.

Ah! ça, mais où se sont-ils encore fourrés, ces enragés d'amoureux...

MADAME RAPINARD.

Mais laisse-les donc.

AURORE.

Ah! vous voilà. Eh bien! Vous arrivez à propos.

RAPINARD.

Cette figure bouleversée?

MADAME RAPINARD.

Qu'est-ce que tu as, Aurore?

AURORE.

J'ai que je viens de découvrir que vous en avez fait de belles, parents imprévoyants et superficiels

RAPINARD.

Quoi! quoi! encore des billevesées.

AURORE.

Ecoutez donc et vous verrez si c'est des billevesées.

MADAME RAPINARD.

Mais parle; parle donc.

AURORE.

Savez-vous à qui vous avez donné votre fille, savez-vous à quel monstre vous avez sacrifié ma pauvre sœur Ernestine?

RAPINARD.

A quel monstre?

AURORE.

A un lâche et misérable assassin qui a déjà étouffé sept femmes sous des oreillers.

MADAME RAPINARD, tressautant.

Hein ?

RAPINARD.

Qu'est-ce que tu nous chantes là ?

AURORE.

J'ai surpris son secret, ici, tout à l'heure.

MADAME RAPINARD.

Comment ça ?

AURORE.

J'en ai entendu l'aveu de sa propre bouche, et la menace qu'il a faite à cette infortunée qu'est votre fille, de lui en faire autant.

RAPINARD.

Tu es folle.

MADAME RAPINARD.

Ernestine aurait eu peur, elle aurait crié, elle serait accourue tout au moins nous le dire.

AURORE.

Mais vous ne savez donc pas que ces misérables-là terrorisent d'avance leur victime au point qu'elle n'a plus ni force ni courage pour fuir ni même pour crier au secours ?

MADAME RAPINARD.

Mais c'est épouvantable.

RAPINARD.

Ce n'est pas possible.

MADAME RAPINARD.

Pourtant...

RAPINARD.

Pourtant quoi ?

MADAME RAPINARD.

Cette fantaisie qui nous a paru à tous si extraordinaire de vouloir passer sa nuit de nocces, seul avec sa femme ici, à la campagne, dans ce pavillon isolé.

RAPINARD.

En effet...

AUORE.

Ces oreillers qu'il a réclamés avec tant d'insistance.

RAPINARD.

C'est vrai.

MADAME RAPINARD.

Et beaucoup d'eau de mélisse... sans doute pour étourdir sa victime.

RAPINARD.

Mais oui.

MADAME RAPINARD.

Et ces mots qui lui sont échappés tantôt... là... Oui, Ernestine est un ange, aussi j'ai la chair de poule en pensant que dans un instant... propos qu'il n'acheva pas et qu'il refusa de m'expliquer...

AUORE.

Il préméditait déjà son forfait.

RAPINARD.

Je n'avais pas remarqué tout ça.

AUORE.

Vous voyez bien, tout s'explique.

MADAME RAPINARD.

Tout se confirme.

RAPINARD.

Mais c'est un brigand.

AUORE.

Et un chef encore; il s'en est vanté lui-même.

MADAME RAPINARD.

Il faut aller chercher les gendarmes.

RAPINARD.

Il n'y en a pas dans le pays, et à cette heure-ci où veux-tu qu'on aille en chercher ?

MADAME RAPINARD.

Mais nous ne pouvons pourtant pas laisser étouffer notre fille.

RAPINARD.

Qui te parle de ça ? Voyons, il s'agit de ne pas perdre la tête. A défaut de gendarmes, nous allons prévenir les amis sans rien dire.

MADAME RAPINARD.

Sans rien dire ? C'est idiot. Comment voulez-vous les prévenir si vous ne leur dites rien.. ?

RAPINARD.

Je veux dire silencieusement.. afin qu'ils puissent nous prêter main-forte.. ils manqueront leur train, mais tant pis.

MADAME RAPINARD.

Après ?

RAPINARD.

Pas après, non, avant il faut retirer du lit les oreillers homicides. — Comme ça il ne pourra toujours pas s'en servir pour perpétrer son horrible forfait. Comme nous pourrions ne pas être les plus forts, évitons pour l'instant la violence et employons la ruse.

MADAME RAPINARD.

Il n'y a qu'à le faire tout de suite.

Elle va avec Aurore à l'alcôve et elles en reviennent toutes les deux avec les oreillers et le traversin.

AURORE.

J'ai pris aussi le traversin.

MADAME RAPINARD.

Tu as bien fait.

RAPINARD.

Oui, mais il y a encore le matelas avec lequel il pourrait.. il ne faut rien lui laisser.

Il va à l'alcôve et en revient avec le matelas sur le dos.

MADAME RAPINARD.

Quelle abominable aventure !

AURORE.

Je vous disais bien que vous aviez tort de marier ma sœur avant moi.

RAPINARD.

Ne perdons pas en récriminations puériles notre temps et notre sang-froid. Songeons que le couteau, non, l'oreiller d'un assassin est suspendu sur la tête d'Ernestine.

SCÈNE XI

LES MÊMES, VERDURON, BARBOTIN.
MADAME BARBOTIN.

Ils entrent par le fond à gauche.

VERDURON.

Eh bien, c'est du propre de tous nous plaquer comme ça.

RAPINARD, avec mystère.

Chut !

MADAME RAPINARD, de même.

Chut !

AURORE, de même.

Chut !

BARBOTIN.

Tiens ! vous déménagez ?

MADAME BARBOTIN.

A cette heure-ci ?

RAPINARD.

Chut !

MADAME RAPINARD.

Chut !

AUORE.

Chut!

RAPINARD, à mi-voix.

Suivez-nous.

Il se dirige sur la pointe du pied vers la porte du deuxième plan à droite.

MADAME RAPINARD, de même derrière lui.

Suivez-nous.

AUORE, de même.

Suivez-nous.

VERDURON, de même.

Suivons-les.

BARBOTIN, de même.

Suivons-les.

MADAME BARBOTIN, de même.

Suivons-les.

Ils sortent tous ainsi à la queue-leuleu.

SCÈNE XII

CHAMBOULIVE, ERNESTINE.

Ils entrent par le fond gauche.

CHAMBOULIVE.

Plus personne dans le jardin. Où sont-ils tous passés?

ERNESTINE.

Ils sont peut-être partis.

CHAMBOULIVE.

En effet, c'est l'heure du train.

ERNESTINE.

Sans nous dire au revoir...

CHAMBOULIVE.

D'habitude ce sont les mariés qui se tirent à l'an-

glaise ; cette fois ce sont les invités ; c'est le contraire, mais c'est dans les règles. Allons ! ma petite femme, ne nous occupons plus des autres, mais de nous, de nous seuls.

ERNESTINE.

Oui, mon petit mari.

CHAMBOULIVE, cérémonieusement, montrant la porte premier plan droit.

Voici la pièce spécialement réservée à madame la mariée ; elle peut s'y retirer. (Mouvement de sortie d'Ernestine.) Mais auparavant madame la mariée me permettra de lui enlever moi-même ce bouquet qui est ma première prérogative.

ERNESTINE.

Enlevez, mon ami. (Chamboulive enlève le bouquet de fleur d'oranger d'Ernestine.) A tout à l'heure.

Elle sort premier plan droit.

CHAMBOULIVE, le bouquet à la main.

Dire que c'est si peu de chose et que ça fait tant plaisir ! (Il le place sur la table.) Moi, à mon tour, de ce côté. (Il sort par la porte, premier plan gauche. — Un temps. De la coulisse) : Vous avez tout ce qu'il vous faut, ma petite femme ?

ERNESTINE, de la coulisse.

Oui, mon petit mari.

CHAMBOULIVE, après un nouveau temps, de la coulisse.

Belle maman a dû vous dire... vous n'aurez qu'à tousser...

ERNESTINE, de même, timidement.

Oui, je sais, mon ami.

Un temps, puis par les deux portes du fond qui s'entr'ouvrent on voit passer les têtes de tous les autres personnages ; au bruit que fait Chamboulive en revenant en scène les têtes disparaissent et les portes se referment.

CHAMBOULIVE, rentrant en pet-en-l'air.

Ah ! la couverture. (Il va à l'alcôve, ouvre les rideaux et

reste stupéfait en ne voyant que le bois de lit.) Hein ? Comment ? mais où est le matelas ? les oreillers ? les draps ? les couvertures ? (Il cherche autour de lui.) Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? (Il va à la porte deuxième plan à droite, qu'il trouve fermée ; il va à celle de gauche qui est fermée aussi.) Les portes sont fermées... j'y suis ; c'est une de ces fameuses farces dont cet idiot de Verduron m'avait menacé... eh bien ! s'il la trouve drôle, celle-là !

ERNESTINE, rentrant en toilette de nuit.

Ah ! vous êtes là, mon ami ; alors je n'ai pas besoin de tousser...

CHAMBOULIVE.

Ah ! non, ce n'est pas encore le moment.

ERNESTINE.

Vous paraissez ennuyé !... Vous cherchez quelque chose ?

CHAMBOULIVE.

Non ! Si ! je cherche de la literie.

ERNESTINE.

De la literie ?

CHAMBOULIVE.

C'est Verduron qui nous aura fait la stupide plaisanterie de nous faire disparaître la nôtre.

ERNESTINE.

Il n'y a qu'à voir dans les autres pièces.

CHAMBOULIVE.

Les portes sont fermées.

ERNESTINE.

Il faut appeler, crier... ils ne sont peut-être pas partis.

CHAMBOULIVE.

C'est juste... vous êtes remplie d'idées, appelez avec moi ; s'ils sont dans le jardin ils entendront mieux.

SCÈNE XIII

ERNESTINE, CHAMBOULIVE, RAPINARD, MADAME RAPINARD, MADAME BARBOTIN, VERDURON, LOUVETOT, AGLAË.

ERNESTINE et CHAMBOULIVE, criant près des portes.
Eh ! là-bas ! à nous ! à nous !

Aussitôt les portes du fond s'ouvrent violemment pour donner passage aux autres personnages qui se précipitent en scène tous armés d'objets baroques, pelle, rateau, plumeau, balais, etc. Dans leur surprise Chamboulive et Ernestine sont descendus vivement à l'avant-scène, et dos à dos font face chacun d'un côté.

ERNESTINE.

Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

CHAMBOULIVE.

Est-ce que vous êtes en folie ?

MADAME RAPINARD, d'une voix émue.

Tu as appelé au secours, ma fille ?

CHAMBOULIVE.

Au secours ?

RAPINARD.

On ne vous parle pas à vous, monsieur.

ERNESTINE.

Mais pas du tout. Nous voulons un matelas, des draps.

CHAMBOULIVE.

Des couvertures, des oreillers.

TOUS, d'une voix terrible.

Des oreillers, ah ! ah ! ah ! ah !

CHAMBOULIVE.

Ils sont enragés.

RAPINARD, d'une grosse voix.

Il n'y en a pas, monsieur.

CHAMBOULIVE.

Mais il y en avait tout à l'heure.

BARBOTIN, d'une grosse voix.

Il n'y en a plus, monsieur.

CHAMBOULIVE, allant sur eux.

Mais enfin...

Tous croisent leurs armes.

VERDURON.

N'approchez pas!

CHAMBOULIVE.

Oh, assez! C'est une farce, eh bien? c'est entendu, elle est très drôle, mais c'est fini.

RAPINARD.

Non pas, monsieur.

TOUS, sur un ton tragique.

Non pas, non pas, non pas.

Ils sont tous remontés à reculons près des portes par lesquelles ils disparaissent d'un seul coup en les refermant violemment.

CHAMBOULIVE.

Quels imbéciles! Ils sont capables de ne pas en démordre. La jolie nuit de nocces que nous allons passer là.

ERNESTINE.

Si c'est une plaisanterie, comme vous dites, mon ami, le mieux est de prendre notre mal en patience et de prouver notre bon caractère.

CHAMBOULIVE.

Je ne dis pas, mais les meilleures plaisanteries sont les plus courtes; ils devraient le comprendre, que diable!... Je ne peux pourtant pas vous laisser coucher sur un bois de lit... surtout que ça va être très gênant.

ERNESTINE, conciliante.

Bah! pour une fois...

CHAMBOULIVE, appuyant.

C'est que c'est la première... fois.

ERNESTINE.

Ça sera mieux demain.

CHAMBOULIVE.

Ernestine, tiens, tu es adorable... Ils ne méritent pas d'avoir une descendance comme toi, ces chimpanzés-là.

ERNESTINE, réprimant.

C'est papa et maman.

CHAMBOULIVE.

Parbleu, puisque tu es leur fille!

ERNESTINE.

Couchons-nous, mon ami, je tombe de sommeil; les émotions si nouvelles pour moi de cette journée m'ont brisée.

CHAMBOULIVE.

Tu n'étais pourtant pas au bout, pauvre chérie.

ERNESTINE.

Décroche les rideaux, veux-tu? nous les mettrons sur le bois, ça sera moins dur.

CHAMBOULIVE, montant sur une chaise et décrochant les rideaux.

O ange! je te le disais bien, tu es autant remplie d'idées que de bons sentiments.

Il redescend et dispose les rideaux sur le lit en guise de matelas, aidé par Ernestine.

ERNESTINE.

Là; nous serons quittes pour reposer comme nous sommes... (Pudiquement.) Sans nous déshabiller davantage.

CHAMBOULIVE.

Quelle nuit de nocce ! Ah ! ils me le paieront, les scélérats.

ERNESTINE.

Vous, dans la ruelle...

CHAMBOULIVE, s'exécutant.

Vous voulez que je me mette dans la ruelle ?

ERNESTINE, innocemment.

Oui, j'ai l'habitude de coucher au bord...

CHAMBOULIVE, interloqué, sur son séant.

Hein ?

ERNESTINE, achevant.

Avec ma sœur Aurore.

Se mettant sur le lit.

CHAMBOULIVE, rassuré.

Ah ! bon !

AUORE.

Bonne nuit, mon petit mari.

Elle s'étend.

CHAMBOULIVE.

Bonne nuit, ma petite femme. (Il l'embrasse et poussant un soupir, à part.) Ah ! oui, espérons que ça sera mieux demain... et dormons... nous verrons après.

Il se relève brusquement, frappé d'une idée subite, en enjambant Ernestine qui s'est endormie, va au guéridon, éteint la lumière que Aurore y a laissée à la scène II, se recouche vivement et s'endort. Obscurité.

Après un temps, les portes des deux côtés s'ouvrent lentement, laissant passer un filet de lumière, des têtes paraissent puis les portes s'ouvrent complètement et tous les autres personnages entrent armés comme auparavant. C'est Aglaé et Louvetot qui entrent pour ceusément les premiers chacun d'un côté, portant une lumière, devant laquelle ils mettent la main du côté du lit pour empêcher la lumière de donner sur les

dormeurs, puis ils laissent passer les autres et se tiennent près des portes du fond. Louvetot a une couverture sur le bras, Aglaé un cordon de sonnette.

TOUS, à voix basse.

Ils dorment, brrrrr!

RAPINARD.

Agissons doucement.

VERDURON.

Moi, je suis pour la violence.

RAPINARD.

¶ Oui, agissons avec violence mais doucement.

TOUS.

??

RAPINARD.

Toi, madame Rapinard, réveille ta fille avec précautions.

MADAME RAPINARD, près du lit et touchant l'épaule d'Ernestine.

Ernestine ?

ERNESTINE, se dressant en sursaut.

Hein ? quoi ?

TOUS, avec mystère.

Chut !

Madame Rapinard fait descendre Ernestine qu'elle a prise par la main et une fois bien en scène, l'embrasse furieusement avec des sanglots comprimés : tous, sauf Aglaé et Louvetot lui en font autant.

ERNESTINE, d'abord ahurie.

Ah ! ça continue... j'avais pourtant bien envie de dormir.

RAPINARD.

Dormir ? il s'agit bien de ça !

MADAME RAPINARD.

Malheureuse enfant, sublime et courageuse fille, nous venons t'arracher aux mains de ce bandit.

ERNESTINE, de nouveau ahurie.

Quel bandit ?

RAPINARD.

Mais va, nous veillions sur toi.

AURORE, avec dignité.

Grâce à moi, te voilà hors de danger.

ERNESTINE.

Quel danger ?

MADAME RAPINARD.

Il faut vite la mettre en sûreté.

RAPINARD.

Ah ! dans ce cabinet. Entre là, mon enfant, et dès que ce sera fini...

ERNESTINE.

Fini, quoi ?

MADAME RAPINARD.

Nous te remènerons avec nous. Va !

Ils la poussent dans le cabinet à droite, devant la porte duquel Aurore se campe comme pour en défendre l'entrée. Pendant tout ce qui vient de se dire, et qui doit l'avoir été rapidement et à voix basse les personnages en scène autres que M. et madame Rapinard se sont tenus constamment tournés vers le lit dans une posture défensive et comique.

RAPINARD, revenant en scène.

Maintenant, à lui.

BARBOTIN.

Je fais une proposition... si nous l'enfermions tout seul dans la maison et que nous y mettions le feu, ce serait plus simple.

RAPINARD.

Vous êtes bon, vous, brûler ma maison, vous trouvez ça tout simple ?

VERDURON.

Dam ! comme ça nous ne risquerions rien.

RAPINARD.

Laissez-moi faire... moi, j'ai le génie de ces choses-là. Louvetot va déployer sa couverture, s'approchera de l'alcôve et se tiendra prêt à se jeter sur l'assassin et à l'envelopper ; Aglaé le ficellera avec le cordon de sonnette et l'infâme sera mis ainsi hors d'état de nuire. Qu'est-ce que vous en dites ?

Louvetot et Aglaé se sont rapprochés de l'alcôve en se préparant à faire ce qu'a dit Rapinard.

TOUS, avec admiration.

C'est digne d'un préfet de police...

VERDURON.

Mieux que ça, d'un garde des sceaux.

RAPINARD.

C'est pour ça que je vous ai gardés... afin de me secourir. Vous y êtes?... Appelons-le tous maintenant de notre voix la plus forte, et attention.

TOUS, ensemble d'une voix de tonnerre.

Chamboulive ?

CHAMBOULIVE, réveillé en sursaut.

Hein ? quoi ? (Il est sauté hors du lit et a fait quelque pas hors de l'alcôve ; il est aussitôt entouré de la couverture, les bras en dedans, et ficelé avec le cordon de sonnette, de façon qu'il ne peut plus s'avancer qu'en sautillant.) C'est encore vous ? ça recommence ?

BARBOTIN.

Cessez de faire l'innocent, monsieur.

MADAME BARBOTIN.

Ce rôle ne vous convient pas.

RAPINARD, solennellement.

Nous allons, comme ça se fait toujours dans ces sortes d'affaires, procéder à un premier et rapide interrogatoire en attendant l'heure où nous pourrons vous livrer à la justice de votre pays.

CHAMBOULIVE.

Ah! ça! qu'est-ce que vous me chantez là?

RAPINARD, au canapé devant lequel il a avancé le guéridon.

Je ne chante pas, monsieur; faites reculer un peu l'accusé.

CHAMBOULIVE, que l'on pousse à l'écart et qui manque chaque fois de tomber.

Mais ça devient stupide à la fin.

RAPINARD, croyant y être.

N'insultez pas le tribunal.

CHAMBOULIVE.

Ça y est, il est devenu fou.

TOUS, furieusement.

Silence!

CHAMBOULIVE.

Eux aussi. C'est devenu un asile d'aliénés. Qui aurait pu prévoir ça?

On le laisse seul debout à gauche; tout le monde se range debout derrière le canapé sur lequel s'assoit Rapinard, le guéridon devant lui.

RAPINARD.

Vous devez vous douter que nous sommes au courant de ce que vous alliez faire à notre fille.

CHAMBOULIVE, souriant.

Dame! une nuit de noces, ce n'est pas bien malin à deviner.

MADAME BARBOTIN.

Cynique, va!

RAPINARD.

Ce que vous avez déjà fait à un certain nombre de femmes.

CHAMBOULIVE, souriant.

A quelques-unes, ça, je l'avoue.

TOUS, avec une explosion dont la surprise manque de faire tomber Chamboulive qui se tient difficilement d'aplomb.

Il avoue!!! il avoue!!!

RAPINARD.

Greffier, écrivez.

VERDURON.

Il n'y en a pas de greffier.

RAPINARD.

Alors, greffier, n'écrivez pas.

CHAMBOULIVE, à part.

Ça devient de la folie furieuse ! (Haut.) Quand vous aurez fini toutes vos bêtises ?

RAPINARD.

Oh ! n'essayez pas de nous donner le change. Vous n'étoufferez pas aussi facilement l'affaire que vous avez étouffé vos victimes.

CHAMBOULIVE, à demi-inquiet.

Mes victimes ? C'est donc sérieux ?

TOUS, comme plus haut.

Si c'est sérieux !

CHAMBOULIVE.

Est-ce que j'aurais causé une catastrophe sans le savoir ?

BARBOTIN, bas à Rapinard.

Interrogez-le sur son état civil... vous auriez dû commencer par là...

RAPINARD, bas à Barbotin.

C'est juste, j'oubliais... (A Chamboulive avec sévérité.)

Vous vous êtes fait passer pour un certain Cham-
boulive...

CHAMBOULIVE, va pour s'avancer et manque de tomber.

Hein ? je me suis fait passer ?

RAPINARD.

Alors que dans l'intimité, vous avez été amené à
avouer à votre infortunée femme...

MADAME RAPINARD.

A notre innocente enfant !...

AUORE.

A ma pauvre sœur !

TOUS.

A leur malheureuse fille !

RAPINARD.

Alors que vous avez avoué, dis-je, être un certain
Othello, auteur de la mort de sept femmes étouffées
par vous sous des oreillers, oui, messieurs, Othello,
dont vous avez tous entendu parler.

CHAMBOULIVE, éclatant de rire.

Othello !... Comment, vous ne savez donc pas qui
c'est Othello ?...

TOUS, comme plus haut.

C'est vous !

CHAMBOULIVE.

Tenez ! on n'est pas plus bête ni plus ignare que
vous êtes. Alors, c'est vrai, vous avez cru réelle-
ment ?... eh bien, c'est bien fait, ça apprendra aux
polissons à écouter aux portes des nouveaux ma-
riés.

MADAME RAPINARD.

Quel aplomb !

CHAMBOULIVE.

Je comprends tout à présent... l'enlèvement des
oreillers, vos interventions subites, vos terreurs,

toute cette mise en scène ridicule et bien digne d'être conçue par des cerveaux de boutiquiers en démente.

BARBOTIN.

Monsieur, n'insultez pas le commerce!

MADAME BARBOTIN.

Les boutiquiers en valent bien d'autres...

CHAMBOULIVE.

Allons! vous n'avez plus qu'à m'enlever cette couverture que vous ne vouliez pas me rendre et à me rendre ma femme que vous vouliez m'enlever.

RAPINARD, à Aurère.

Introduis la victime. Nous allons le confondre.

AURÈRE, ouvrant la porte de droite.

Viens, Ernestine... (Annonçant.) La victime, messieurs.

SCÈNE XIV

TOUT LE MONDE.

ERNESTINE.

Qu'est-ce que tout cela veut dire? (Apercevant Chamboulive et éclatant de rire.) Ah! Eugène, emmailloté! On va donc vous remettre en nourrice, mon petit mari.

Elle va pour aller à lui.

RAPINARD, l'arrêtant.

Mais écoute donc, imprudente!

ERNESTINE.

Je n'écoute rien du tout. (Elle passe à Chamboulive.) J'en ai assez, moi aussi. Suis-je mariée, oui ou non? est-ce lui mon mari, oui ou non? (Elle prend Chamboulive à pleins bras qui manque de tomber.) Je veux mon petit homme, na! (Elle le berce comme un poupon.) Ah! ah!

que c'est drôle ! me voilà déjà avec un grand poupon.

Elle le redresse.

CHAMBOULIVE.

Ma chère Ernestine, votre famille ainsi que le reste vient d'être subitement atteinte de la folie judiciaire, une folie que je ne connaissais pas encore... Votre père veut absolument voir en moi un héros de Shakespeare, le maure de Venise, Othello, rien que ça !

ERNESTINE, éclatant de rire.

Ah ! ah !... oh ! papa, si c'est permis !

Aglæ et Ernestine détachent Chamboulive.

RAPINARD.

Shakespeare ? Othello ? mais oui... Au fait je savais bien que j'en avais entendu parler. (Aux autres.) Que vous êtes bêtes !

VERDURON.

Dites donc, parlez donc pour vous.

BARBOTIN.

C'est vous avec toutes vos histoires...

CHAMBOULIVE.

Il n'est tout de même pas permis d'être aussi poltron que ça !

RAPINARD, à madame Rapinard.

C'est ta faute.

MADAME RAPINARD, à Rapinard.

C'est la tienne, oui !

CHAMBOULIVE.

Allons ! ne vous rejetez pas les honneurs de cette fumisterie. Nous ne vous en voulons pas, n'est-ce pas, ma petite femme ? (plus bas.) Nous en serons quittes pour rattraper le temps perdu.

AURORE, qui a entendu.

C'est tout de même un bien sale individu.

CHAMBOULIVE.

Ça aura mis un peu plus de gaieté dans ma première nuit de noccs, et la gaieté, vous savez, il n'y a que ça.

Chant.*Air connu.*

Et prions Dieu pour ceux qui n'en ont guère,
Oui, prions Dieu pour ceux qui n'en ont pas.

TOUS ENSEMBLE.

Ah! prions Dieu pour ceux qui n'en ont guère,
Oui, prions Dieu pour ceux qui n'en ont pas.



Rideau.